Zeitschrift: Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses

Herausgeber: Alliance de Sociétés Féminines Suisses

Band: 77 (1989)

Heft: 1

Artikel: Les intellectuelles et les autres

Autor: [s.n.]

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-278941

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Au commencement étaient les livres

La librairie des femmes de Rome se situe Piazza Farnese, une des plus belles places de la ville, à l'enseigne proustienne du « Temps retrouvé » (« Al tempo ritrovato ») ; elle aurait pu s'appeler « Une librairie à soi », puisque le portrait de Virginia Woolf veille sur les rangées de livres impeccablement disposés, sur l'assortiment des revues, des journaux, de toute une production littéraire et intellectuelle savamment exposée à la gourmandise des visiteuses.

Les visiteuses vont et viennent, feuillettent longuement, discutent avec Maria-Luisa, la libraire, des dernières parutions ou d'autre chose, choisissent, achètent. C'est une librairie vivante, un lieu de communication, le seul lieu féministe de Rome, note Maria-Luisa, qui s'ouvre directement sur la rue.

FS — **Depuis quand cette librairie existe-t-elle ?**

ML — Depuis 1977. Nous l'avons créée à deux : moi, qui venais du mouvement, et une autre femme, qui était active dans un collectif de quartier. Nous y avons investi toutes nos économies. Pendant longtemps, nous avons été dans les chiffres rouges, mais nous nous en sommes sorties grâce à notre enthousiasme... et à une gestion très rigoureuse. J'avais fait un stage dans une autre librairie pour apprendre le métier. Aujourd'hui, je peux dire que je gagne ma vie — modestement, mais je gagne ma vie. Ma première associée ne travaille plus ici, mais je suis en train de former une autre femme.

FS — **Comment se compose votre clientèle ?**

ML — Je dirais qu'il s'agit pour 80 % d'une clientèle fixe et pour 20 % d'une clientèle occasionnelle. Il y a des femmes de toutes les sortes, y compris des ménagères inexpérimentées. La librairie est aussi un lieu de rencontre pour les lesbiennes.

FS — **Et pourquoi toutes ces femmes viennent-elles ici ? Que cherchent-elles ?**

ML — Ah, elles ne cherchent pas toutes la même chose. Il y a celles qui cherchent les livres, mais il y a aussi celles qui s'interrogent sur leur propre vie et qui cherchent, à travers les livres, un accès à la parole et à la liberté. Toute cette matière culturelle les attire et les effraie à la fois.

Quant à moi, je suis toujours disponible pour échanger, mais je refuse de faire du maternage. Je veux que cet endroit représente quelque chose.

Il y a aussi des femmes qui ne supportent pas de venir ici. Les « bourgeoises », pour utiliser un terme simplificateur. Pourtant, celles-là, elles supportent très bien tous les autres lieux de femmes, le coiffeur, les revues féminines... mais pas celui-ci. Et aussi celles que le contact avec la culture des femmes touche trop profondément, qui se sentent trop remises en question...

Maria-Luisa (à droite) avec une cliente devant l'entrée de la librairie.

FS — **Tu n'as pas besoin de vendre des livres accrocheurs, style la méthode de Jane Fonda, pour arriver à tourner ?**

ML — Ah non ! Tu ne trouveras pas ce genre de livres ici. Celles qui viennent ici du reste ne s'attendent pas à les y trouver.

Comme les autres clientes, j'ai fureté dans les rayons, et j'ai effectué un choix difficile entre tous les livres et revues que j'aimerais emporter. Malheureusement, j'ai surestimé mes moyens financiers, et après avoir gratté le fond de mon porte-monnaie je dois remettre une brochure en place, sous l'œil apitoyé de Maria-Luisa. Au moment de partir, je lui donne quelques numéros de *Femmes Suisses* que j'avais pris avec moi. Elle me demande : « Tu me les offres ? ». « Bien sûr ». Alors elle va reprendre la brochure à laquelle j'avais dû renoncer et elle la glisse affectueusement dans ma serviette.

Les intellectuelles et les autres

La production culturelle des féministes italiennes est impressionnante. Trop, peut-être...

Il existe dans toute l'Italie plus de 100 centres de recherche et d'études sur les femmes, qui organisent quotidiennement débats, séminaires, cours et conférences. Des lieux comme la Librairie des Femmes de Milan ou le Centre Virginia-Woolf de Rome sont de véritables creusets où s'élabore, à un rythme volcanique, la culture des femmes.

Bien qu'une seule chaire de Women's studies ait été créée officiellement, auprès de l'Université libre Luiss de Rome, la recherche féministe se pratique de manière plus ou moins souterraine dans la plupart des universités de la péninsule. Deux livres récemment parus en témoignent : *La ricerca delle donne : Studi femministi in italia* *, et *Gli studi delle donne nelle Università : Ricerca e trasformazione del sapere.* **

La production intellectuelle féministe est impressionnante par son ampleur et son niveau, surtout dans le domaine de la théorie pure. La philosophie est la discipline reine, et ce n'est pas une question saugrenue que de se demander si on peut être féministe en Italie sans avoir lu toutes les œuvres de Luce Irigaray (la théoricienne française de la différence sexuelle) et tous les commentaires de ses interprètes italiennes.

De quoi est-il question dans tous ces livres, revues, brochures et journaux ? Eh bien, par exemple du pluralisme des opinions : constitue-t-il une richesse pour la pensée féministe, ou au contraire engendre-t-il une confusion et une incertitude qui en font un facteur d'appauvrissement ? Ou bien de la théorie de l'« affidamento », élaborée dans le cadre de la Librairie des Femmes de Milan*** qui prône la constitution de relations privilégiées entre femmes autour d'une « pensée forte » de la différence, au détriment d'une insertion égalitaire dans la société mixte.

Tout ceci est passionnant, mais on ne peut s'empêcher de se demander quel impact réel peuvent avoir ce genre de débats sur la condition des femmes italiennes.

Les intellectuelles qui s'y investissent avec délices sont d'ailleurs les premières à se poser la question, et l'on sent poindre, au détour d'une contribution ou d'une intervention, l'angoisse de parler dans le vide, de ne pas être écoutées par les jeunes, et par toutes celles qui sont amplement satisfaites des avantages obtenus à travers le processus d'émancipation.

En fait, le vrai problème se situe en amont de celui-là. C'est le problème de la participation des femmes « de la base » à la production même de la culture féministe. Comme l'écrit en marge d'une publication savante une travailleuse non-intellectuelle de la Librairie des Femmes de Milan, sous le titre éloquent « Comment se construit une cathédrale » : « Comment pouvons-nous éviter que soient effacés le travail et l'expérience de celles qui n'écrivent pas ? Comment pouvons-nous donner autorité et pouvoir de juger à toutes les femmes impliquées à la première personne dans la pratique politique de la différence ? La première réponse est que nous devons nous mettre nous-mêmes en valeur. Mais ce n'est pas facile, à un moment où une grande partie du mouvement glisse dans l'intellectualité ».

Ah oui, décidément, l'Italie, c'est la planète Mars...

* *A cura di Maria-Cristina Marcuzzo e Anna Rossi-Doria,* Rosenberg/Sellier, 1988.
** *A cura di Ginevra Conti odorisio,* Ed. Scientifiche Italiane, 1988.
*** *Non credere di avere dei diritti,* Libreria delle Donne di Milano, 1987.

ABONNEZ-VOUS !

POUR LE RECEVOIR CHEZ VOUS

1 ANNÉE

Fr. 45.–

FEMMES SUISSES

NOM :

Prénom :

Adresse :

N° postal et lieu :

A renvoyer à
FEMMES SUISSES,
case postale 323, 1227 Carouge

Portrait :

Du mouvement au développement

Itinéraire exemplaire que celui de Daniela Colombo : féministe engagée, politiquement proche du Parti radical (gauche libertaire), puis du Parti socialiste, elle crée en 1973, avec quelques camarades, la revue *Effe*, qui meurt de sa belle mort en 1982 sous les effets conjugés de l'air du temps et des difficultés financières ; en même temps, elle anime *Si dice donna*, un programme de la radio officielle (RAI) consacré aux thèmes féministes.

Lorsque *Effe* doit mettre la clé sous le paillasson, Daniela veut continuer à travailler pour les femmes, mais décide de se tourner vers les plus déshéritées de la planète. Economiste de formation, elle fonde avec d'autres femmes issues d'horizons politiques différents, mais toutes sensibilisées à la question du développement, l'Associazione Italiana Donne per lo Sviluppo (AIDOS). Le jour où je l'ai rencontrée dans son bureau en plein centre de Rome, elle débarquait de Somalie, où son organisation mène actuellement une campagne d'information contre les mutilations sexuelles.

Daniela Colombo

FS — **Pour toi, la continuité est évidente entre tes activités d'autrefois et tes activités d'aujourd'hui ?**

DC — Bien sûr. L'engagement dans des causes concrètes comme le développement au féminin est une des voies choisies par les féministes « historiques » pour rester fidèles à elles-mêmes. Dans notre équipe de l'AIDOS, il y a beaucoup de femmes issues du mouvement.

FS — **Quels sont les buts de l'AIDOS ?**

DC — Trois buts essentiellement : un travail de lobbying visant à influencer la politique de l'Italie en matière de développement ; un travail d'information auprès des femmes italiennes ; et la mise en œuvre de projets sur le terrain. En ce qui concerne le premier point, nous allons collaborer étroitement avec le Bureau femmes et développement qui est en train d'être mis sur pied au Ministère des affaires étrangères. Il s'agit de vérifier que la coopération italienne au développement se fasse dans le respect des intérêts des femmes. Côté information, nous avons mené une campagne à très large échelle, qui a touché 2000 organisations et personnes en Italie, et qui a été financée par la CEE. Nous sommes en train d'organiser des jumelages entre des organisations féminines italiennes et des organisations du tiers monde.

FS — **Et les projets sur le terrain ? Comment sont-ils financés ?**

DC — Ils sont financés par la coopération italienne, la CEE et certains organismes des Nations Unies.

FS — **Peux-tu me parler de votre programme en Somalie ?**

DC — Eh bien, c'est la première fois que nous avons reçu une demande d'aide directement des femmes africaines. Nos expertes sur place travaillent en étroite liaison avec l'Organisation démocratique des femmes somaliennes. Nous fournissons les contenus, sous la forme de « paquets d'informations » destinés à différents publics cibles (les femmes elles-mêmes, le personnel médical, les leaders religieux, etc.) et elles fournissent les infrastructures.

FS — **L'AIDOS a l'air d'avoir le vent en poupe. Je suppose qu'il a fallu y croire pour en arriver là ?**

DC — C'est vrai. Les débuts n'ont pas été faciles. Nous avons démarré avec une mise de 50 000 lires (60 francs) par personne. Les premiers projets nous ont permis de payer le loyer de notre bureau. Il a fallu beaucoup de professionnalisme et de volonté pour devenir le partenaire crédible que nous sommes aujourd'hui.